

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Benoît LACROIX, *La mer récompense le fleuve. Parcours de Benoît Lacroix. Conversations avec Simone Saumur-Lambert et Pierrot Lambert*, Montréal, Éditions Fides, 2009, 311 p.

par Alfred Dumais

Recherches sociographiques, vol. 51, n°1-2, 2010, p. 287-289.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/044739ar>

DOI: 10.7202/044739ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Canada français, ne s'est pas pour autant éloigné du domaine de l'intention et de la subjectivité. Au-delà de la déconstruction du mythe, un portrait plus complet de l'évolution de la représentation de Champlain dans notre tradition littéraire et intellectuelle aurait pu s'attarder davantage à en analyser la *construction*, les conditions d'émergence et le rôle qu'il a pu jouer, pour le mieux et pour le pire, dans une petite société aux prises avec d'importants défis politiques, économiques, voire démographiques, surtout après 1840, au moment où le projet traditionaliste canadien-français commence véritablement à prendre forme. La démarche de l'auteur en effet ne pèche pas par excès d'empathie, c'est bien le moins que l'on puisse dire. Les historiens et autres commentateurs qui se retrouvent sur le banc des accusés, à l'instar de Champlain, auraient véhiculé, à son avis, une vision « exclusive » et « intolérante » des origines de la Nouvelle-France (et, plus tard, du Canada français), un récit qui aurait en quelque sorte exproprié à la fois les Amérindiens et les protestants, qui seraient en droit, faut-il comprendre, de revendiquer leur juste part de la mémoire de l'acte fondateur – et, par conséquent, de l'histoire nationale. Afin de mieux interpréter l'œuvre de ces historiens, l'auteur va même jusqu'à mobiliser les travaux de Hannah Arendt sur le totalitarisme et le racisme pour conclure, en paraphrasant la philosophe, que « l'idée de l'unité de la race devient un substitut à une émancipation nationale » (p. 419) !

Au niveau de la forme, notons que le texte se lit agréablement, bien que les extraits cités soient parfois très longs et répétitifs. La démarche de l'auteur consiste essentiellement à analyser les historiens et les écrivains les uns à la suite des autres, ce qui peut rendre la lecture de sa prose quelque peu fastidieuse. Malgré les réserves exprimées ci-dessus, il faut tout de même saluer l'audace de cet auteur iconoclaste qui a produit un ouvrage stimulant apportant une contribution originale à un débat important et tout à fait actuel sur la mémoire et l'identité au Québec.

Michel BOCK

Département d'histoire,
Université d'Ottawa.
mbock@uottawa.ca

Benoît LACROIX, *La mer récompense le fleuve. Parcours de Benoît Lacroix. Conversations avec Simone Saumur-Lambert et Pierrot Lambert*, Montréal, Éditions Fides, 2009, 311 p.

Parmi les intellectuels qui ont marqué la culture québécoise ces dernières décennies, le père Lacroix occupe une place privilégiée. C'est une figure largement connue du public : il a écrit plusieurs ouvrages, il est un habitué des médias, on a même fait un film sur lui. Ici, le livre présente des entretiens, enregistrés de février 2006 au printemps 2008. Le père Lacroix avait alors 93 ans. Il s'est laissé aller, disent les auteurs, à des confidences sur le parcours qu'a pris sa vie. La question qu'ils voulaient lui poser était la suivante : « D'où vous vient ce langage *différent* que vous employez pour exprimer les choses de la religion ? » (p. 7). Cette « interrogation sur la source de son langage nous a menés tout droit à son parcours personnel » (p. 7).

Le texte, essentiellement fait de questions et de réponses, permet au père Lacroix de retracer l'histoire de sa vie. Les chapitres suivent une certaine chronologie, mais contiennent aussi de nombreuses réflexions sur les événements qu'il a vécus. C'est une nouvelle façon d'écrire ses mémoires dans le style spontané et vivant de la conversation, où l'on découvre la valeur de l'autobiographie, un exercice tout désigné, disait le philosophe Dilthey, pour celui qui veut comprendre le sens de sa vie.

C'est d'abord un récit qui couvre l'ensemble de l'œuvre du père Lacroix. Dumont en a parlé ainsi : « Il est passé maître dans l'art de concilier de manière absolument remarquable sa contribution à la culture savante et son affinité avec les gens des milieux populaires. Cette présence aux deux extrémités de la culture est tout à fait exceptionnelle » (p. 249). D'une part, il a maintenu des liens très forts avec son milieu d'origine, le village natal de Saint-Michel de Bellechasse. « À un certain moment, dit-il, on retrouve ses racines... Sans elles, je me serais perdu... des images me reviennent. L'image du fleuve. L'image du train qui va quelque part » (p. 283). Et, en même temps, d'instinct, il souhaite « aller ailleurs » (p. 39). Il entre en communauté chez les Pères Dominicains, va en études médiévales à Toronto, puis fait des séjours à l'étranger, notamment au Japon, au Rwanda, en France. C'est au cours de ces années qu'il prend contact et souvent devient ami avec plusieurs intellectuels et artistes. La liste est impressionnante. Il les présente presque sous forme de portrait. On retrouve, entre autres, Étienne Gilson, Jacques Maritain, l'abbé Pierre dont il dit : « ... à cause de son franc-parler il réussira à éviter la canonisation » (p. 160), Pierre Elliott Trudeau, au chevet duquel il a été appelé au moment de sa mort (p. 219), monseigneur Félix-Antoine Savard, le père Georges-Henri Lévesque, Luc Lacoursière, Fernand Dumont, Gilles Vigneault. Mais son intérêt pour la culture populaire ne diminue pas pour autant. Professeur à l'Université de Montréal, il fonde un Centre d'études des religions populaires. Il veut « rappeler, souligne-t-il, l'identité du Québec ' religieux ' qui est d'abord un fait historique » (p. 264) et, en particulier, faire connaître les pratiques de piété populaires, comme les processions ou les neuvaines (p. 267), que les fondateurs de la Nouvelle-France nous ont transmises. Sauf que son projet n'a pas eu le succès espéré. « ... cette aventure, conclut-il, fut généralement boudée pour ne pas dire oubliée par nos ' grands historiens ', qui en même temps rejetaient Groulx et tout ce qui était catholique » (p. 268).

À la lecture de ce livre, on apprend aussi beaucoup sur la société québécoise. Né en 1915, le père Lacroix a vu cette société se transformer avec l'arrivée de la modernité. Il évoque, au cours de ses entretiens, plusieurs événements et personnages qui en ont été les acteurs. Par exemple, du *Refus global* de Borduas (1948) et des réactions qu'il a suscitées, il dira : « ... dans le *Refus global*, c'est l'anticléricanisme, c'était en quelque sorte l'écoeurement verbal face à une situation où la morale catholique faisait oublier les mystères de la vie, de l'amour, voire de l'art. Plus tard, j'ai perçu que le *Refus global* était prophétique. Je peux dire que, eux, quand ils l'ont écrit, ce n'était pas tellement prophétique. C'était simplement un acte de guerre contre cette forme de religion qui ne pouvait pas durer » (p. 186-187). Sur la figure controversée du chanoine Groulx, soupçonné d'antisémitisme, il répond : « Moi, j'ai connu Groulx personnellement... Groulx ne m'a jamais parlé sérieusement

contre les juifs. Certains étaient ses voisins, rue Bloomfield. Jamais l'once d'une remarque désobligeante » (p. 210). Il considère comme non fondée l'hypothèse des deux chanoines. « Si c'est vrai, ajoute-t-il, que Groulx est 'double' dans ses pensées, qu'on le dise. Qu'on le prouve, mais sans oublier de lire toute sa correspondance qui, une fois éditée, changera plusieurs de nos jugements hâtifs sur l'homme et son œuvre » (p. 211).

Ces quelques extraits donnent une idée du ton de l'ouvrage. Le père Lacroix relate toute une série de faits, sur lesquels il n'hésite pas à nous faire part de ses convictions politiques et religieuses. Prenons « l'affaire de la revue *Maintenant* » (p. 135) des Pères Dominicains. Au contenu librement culturel, celle-ci change d'orientation quand la direction en est confiée à une nouvelle équipe qui se déclare « ouvertement pour l'indépendance du Québec » (p. 139) et « suggère à ses lecteurs de voter pour le Parti Québécois » (p. 140). Cette situation crée un malaise chez le père Lacroix et ses confrères. Il explique alors quelle forme de nationalisme l'anime : « Je suis historien. À l'époque, je désire un Québec le plus fort possible, mais à mon avis il ne peut l'être s'il n'a pas avec lui les autres Canadiens français. J'éprouve beaucoup de mal à ne pas militer avec les Acadiens, les autres francophones. Tout ce qui divise m'énerve et tout ce qui m'identifie m'enrichit ! » (p. 141).

De ses convictions religieuses, il faudrait également rendre compte. Son parcours est traversé d'une intention profonde, celle de découvrir une spiritualité adaptée à son temps. Celle de sainte Thérèse de Lisieux a inspiré toute sa vie. Très attaché à son Église ici au Québec, il demeure conscient de la crise qui ébranle cette institution : « J'ai peur que les religions trop organisées oublient le quotidien, les petits gestes » (p. 290). « ... une religion qui ne fait que moraliser, qui culpabilise ne peut pas, ne doit pas durer » (p. 107). Mais il reste optimiste sur l'avenir du catholicisme au Québec : « Notre population... reste sensible à la dimension religieuse. On ne déracine pas un arbre à coup de mots » (p. 147).

C'est un livre, je dirais, unique en son genre dans lequel on trouvera toutes sortes d'informations sur l'histoire du Québec. Habile conteur, le père Lacroix illustre lui-même ses affinités pour la tradition orale (p. 235). Il sait faire revivre des événements et, de ce point de vue, il confirme ses qualités d'historien. Une dernière remarque : l'ajout, en fin de texte, de la liste de ses propres ouvrages, auxquels il renvoie souvent, aurait été utile au lecteur.

Alfred DUMAIS

*Département de sociologie,
Université Laval.
alfred.dumais@soc.ulaval.ca*